

Guerre en images, guerre des images

Autor(en): **Bacqué, Bertrand**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Films : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2003)**

Heft 17

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-931115>

Nutzungsbedingungen

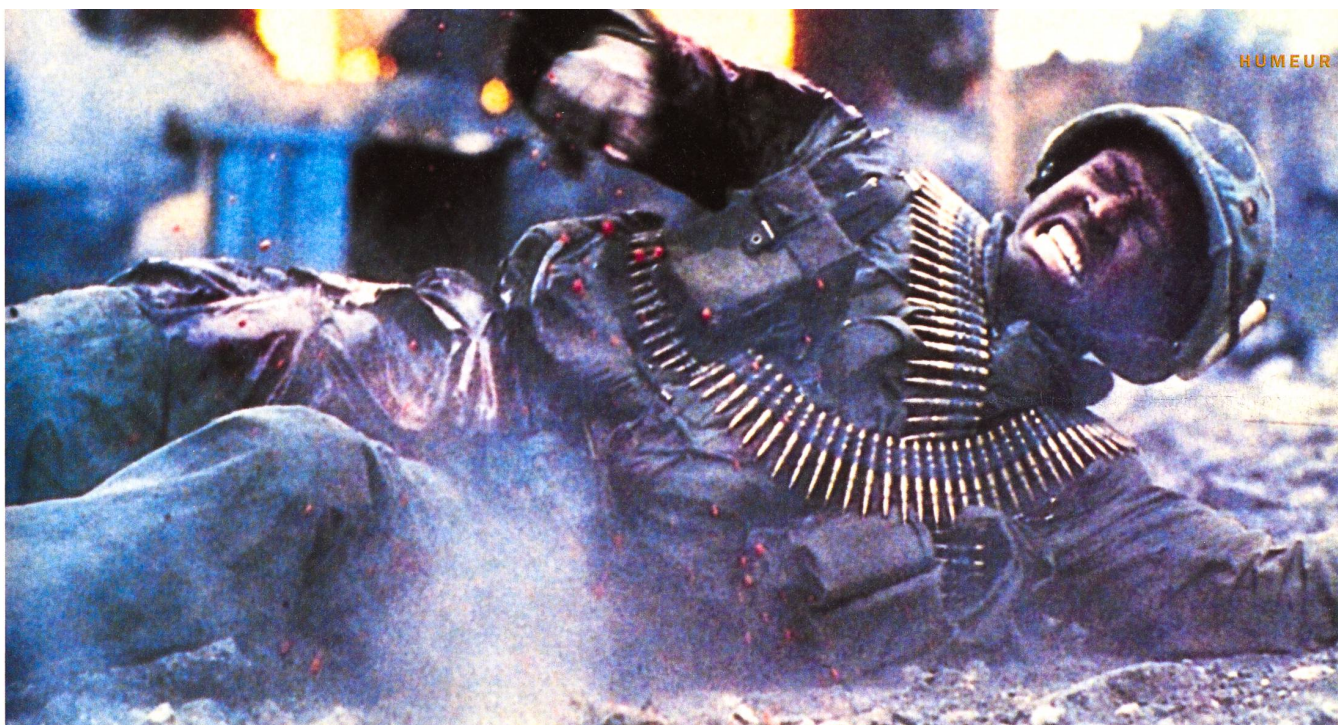
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



«Full Metal Jacket» de Stanley Kubrick

Guerre en images, guerre des images

Plus d'un mois a passé depuis le début de l'offensive «alliée» en Irak. Retour sur la représentation d'un conflit via le petit écran avec un paradoxe à la clé: jamais nous n'avions vu autant et à la fois si peu d'images. Par Bertrand Bacqué

Toute représentation de conflit renvoie à ce troublant paradigme que la littérature, et à sa suite le cinéma, ont fort bien formulé: Fabrice à Waterloo dans *La Chartreuse de Parme* de Stendhal, et le «Tu n'as rien vu à Hiroshima» de l'admirable scénario signé Marguerite Duras. De la guerre, y compris la mieux couverte médiatiquement, nous ne voyons rien, si ce n'est quelques éclats plus ou moins spectaculaires, jamais ce point aveugle que seule la recherche historique, avec du recul et un travail acharné, éclairera peut-être.

Confusion et sidération

La «seconde guerre du Golfe» ne dérogera pas à la règle, même si les moyens déployés par les différents médias et en particulier par les télévisions – pas seulement occidentales cette fois – furent exceptionnels. Rappelez-vous les premiers jours du conflit. Dans les journaux télévisés du mois de mars, plus l'on multipliait les directs avec commentaire de l'action en temps réel par les correspondants, moins l'on comprenait qui faisait quoi, où les armées avançaient et perdaient du terrain. La confusion était totale.

Nous avons affaire à un véritable bombardement d'images, magnifique écran de fumée qui paralysait toute compréhension,

toute analyse sur les véritables raisons d'un conflit conçu par certains, et ce depuis longtemps, comme inéluctable. Des tenants et des aboutissants: que pouic! Il faudra un jour tordre le cou à ce fantasme collectif et individuel selon lequel «voir, c'est comprendre». Et pourtant, jamais nous n'avons eu autant d'images d'un conflit et ce, peut-être, depuis la guerre du Vietnam.

Car le fantasme de la guerre en direct administre aussi ses leçons aux stratèges du Pentagone et d'ailleurs. Récapitulons. Pendant la guerre du Vietnam, la presse est sur le terrain, aux côtés des forces déjà dites de libération, et le choc des G.I's défaits ou des victimes innocentes sera la plus grande

**IL FAUDRA UN JOUR TORDRE LE COU
À CE FANTASME COLLECTIF
ET INDIVIDUEL SELON LEQUEL
«VOIR, C'EST COMPRENDRE»**

défaite américaine. En 1991, lors de la guerre du Golfe, pas d'images ou presque: Bagdad la nuit, le ciel irisé de Tomahawks, une guerre technique imparable avec des centaines d'experts pour justifier le tout. Des combats sur le terrain, rien ou presque.

Tirant la leçon des critiques sur cette guerre invisible forcément suspecte, les conseillers militaires proposent une nouvelle position: embarquons les journalistes avec nous! Sous-entendu: nous montrerons ce que nous voudrions, c'est-à-dire la victoire éclatante de la technologie... sur la barbarie? Ce sera un excellent contre-feu à Al-Jazira,

absente du théâtre des opérations en 1991. Et que voyons-nous? «Full Metal Jacket» (1987) de Stanley Kubrick! Des soldats harassés de fatigue, piégés par le désert et un accueil hostile, faisant du surplace des journées durant à l'entrée d'un village. L'image raconte toujours autre chose que ce qu'on voudrait lui faire dire!

Dans l'angle mort

Dernier paradoxe. Pas d'images, pas d'infos – ou presque. Lorsqu'on annonce mille morts en préambule d'un journal télévisé, comme par hasard pas de sujet, pas de développement, parce que les images font cruellement défaut. Et c'est au détour d'un témoignage que l'on apprend comment une caserne entière a été détruite sous les bombes. Ce qui a changé, c'est que le conditionnel est désormais de mise chez les envoyés spéciaux, et que le téléspectateur préfère s'en remettre aux sites internet de la presse écrite et à leurs chroniques de guerre au jour le jour apparemment plus fiables.

En somme, l'«ennemi» n'existe pas. Comme Fabrice à Waterloo, nous ne voyons que des fumées et quelques cavaliers galopant dans les brumes. Au même titre que nous ne verrons rien à Hiroshima, si ce n'est des ruines et des cendres. Presque rien de la souffrance et du désespoir de l'autre. Tout cela est enterré au fond des cratères de l'Histoire. Et lorsque l'on risque de trop voir, à défaut de comprendre, un char tourne tranquillement sa tourelle, ajuste et tire. En temps de guerre, voir reste une arme, certes manipulable à l'infini, mais tout de même dangereuse. *f*